



N 02.3

# Hommage à Karl Barth

par le professeur Jacques de Senardens

KBA 8

C'est avec une intense émotion que nous apprenons à l'instant le décès du grand théologien bâlois. Certes, ses proches s'y attendaient un peu depuis quelques mois. Après avoir subi plusieurs opérations juste avant son quatre-vingtième anniversaire, il s'était lentement mais étonnamment remis. Sa robuste constitution avait repris le dessus, au point qu'il publia cette année encore plusieurs articles, dont l'un peut apparaître comme son « chant du cygne ».

Malheureusement, une nouvelle intervention chirurgicale s'avéra nécessaire cet automne, où l'on crut le perdre. Mais il reprit des forces et l'on avait bon espoir qu'il passerait encore ce cap, tant il était lucide et comme toujours passionné de tout. Le dernier mot qu'il m'adressa date du 6 décembre dernier : il était heureux d'avoir reçu un résumé de sa *Dogmatique*, que j'avais établi pour les besoins de la publicité, ainsi que la brochure *Dialogue* (1), qui vient de sortir de presse. Et il ajoutait : « Occupé d'une manière un peu pressante (selon mon style œcuménique) avec les catholiques, je vous salue... ». Ces dernières années, il avait en effet du plaisir à rencontrer, non seulement de hauts dignitaires du catholicisme romain, mais des vicaires, ceux qu'il appelait lui-même « la troupe jeune et joyeuse, appartenant à l'infanterie, non moins respectable, de cette même Eglise » (2).

## L'HOMME QU'IL ÉTAIT

Avant de parler de son œuvre monumentale (près de six cents titres), disons quelques mots de l'homme qu'il a été. Certes, durant sa jeunesse, il fut un batailleur et jusqu'au bout il garda cette fermeté courageuse. Mais, contrairement à l'image que ses contradicteurs en ont parfois donnée, il ne s'est jamais montré ni dur, ni étroit, ni autoritaire, ni dogmatique, au mauvais sens du terme. Son humanité était généreuse, ample, nuancée, proche et presque familière. Son humour était bien connu et d'innombrables histoires circulent sur ses bons mots. Humainement, il ressemblait probablement davantage à Luther qu'à Calvin.

Parce qu'il prenait la Parole de Dieu tellement au sérieux, il aimait s'abaisser, redoutait les honneurs et les céré-

monies, préférant d'abord le travail et ensuite une conversation aussi simple que vivace. Ou alors, il aimait écouter à deux ou trois un disque de Mozart. Pourtant, lorsqu'il s'agissait de confesser sa foi, on le voyait surgir avec sa maîtrise, sa finesse, et, il faut bien le dire, sa puissance.

## LE RÔLE QU'IL A JOUÉ

Il est impossible de résumer en quelques lignes la place qu'il occupe dans la théologie entre 1920 et 1968 (3). Rappelons simplement quelques grandes dates. Né en 1886, il a cherché son chemin, au travers du libéralisme et du christianisme social, jusqu'en 1918. A plusieurs reprises, il a raconté que son changement d'orientation n'avait pas résulté de la crise que provoqua la guerre de 14-18, comme plusieurs l'ont prétendu, mais bien de la constatation que presque tous ses anciens professeurs, les têtes de la théologie allemande d'alors, s'étaient ralliés à la mystique de la grande Allemagne et de la revanche. C'est cette conséquence politique qui fit naître en lui un soupçon aigu sur la validité d'une telle théologie.

A cet égard, on s'est mépris en le décrivant avant tout comme un « théologien de la crise ». Certes la croix met tout l'humain en crise, mais la résurrection prit de plus en plus d'importance dans son élaboration. Or la résurrection, c'est la victoire sur la crise.

Revenant alors aux Réformateurs et surtout à l'apôtre Paul, il découvrit que l'Évangile ne commence pas par l'homme, comme tout le néo-protestantisme l'avait pensé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais par Dieu, qui intervient, qui parle, qui se donne et s'incarne. Certains s'élevèrent d'emblée contre ce renversement, lui reprochant de ne plus parler que de Dieu — sans souci de nous et de notre prochain. Il faut vraiment ne l'avoir pas lu, ou très mal lu, pour entretenir une telle légende — en continuant aujourd'hui encore à l'accuser d'objectivisme ou de rationalisme.

Puisque Dieu s'est fait homme, c'est pour l'homme que l'on parle de Dieu. Et Barth s'est aperçu que ce Dieu incarné en Christ — vrai Dieu et vrai homme — était un meilleur défenseur

de l'homme, que tous ceux qui prétendent voler à son secours.

C'est alors que parut son *Römerbrief* (1922), puis que se prépara sa prodigieuse *Dogmatique* (dès 1930) (4), qui commence précisément par une description de cette Parole que Dieu prononce et en quelque sorte pratique pour le bien, la restauration, l'humanisation de l'homme.

Survint alors le combat de l'Eglise confessante et l'immense part qu'il prit dans la défense de l'homme sous le nazisme (5), tout en continuant son élaboration théologique. La force et le discernement qui lui furent nécessaires dans cette lutte, il les trouva dans la théologie la plus poussée, dans la doctrine de la prédestination, qu'il repré- nait de fond en comble à cette époque. Ceux qui prétendent que sa théologie est abstraite sont demeurés aveugles devant la réalité de sa vie. Elle s'est au contraire construite dans l'action, « sur le tas », comme on le dit volontiers aujourd'hui et personne ne la comprendra en la détachant de cette incidence humaine et politique, qui fut constante.

Dès la fin de la deuxième guerre, il fut appelé à l'Est pour aider les Eglises à faire face à la nouvelle situation. De tous côtés, on lui demandait conseil. Puis il retourna en Allemagne, pour lutter contre sa « remilitarisation » et toutes sortes de mythes renaissants. Son désir était aussi de se rendre aux Etats-Unis, mais il dut refuser plusieurs fois des invitations pour se consacrer entièrement à cette fameuse *Dogmatique*, que plusieurs considèrent comme l'égalée des grandes sommes médiévales. « Lorsque j'étais plus jeune, me disait-il à cette époque, je pouvais travailler des deux mains — de la main droite je faisais ma *Dogmatique*, de l'autre je militais avec le même sérieux et pour les mêmes raisons dans l'Eglise et la société, au service de l'Évangile, donc de l'homme. Maintenant, il faut me restreindre ». Pourtant son séjour en Amérique eut lieu et il fit grande impression, non seulement par sa science, mais par son humanité et son extraordinaire connaissance de l'histoire de ce pays.

C'est à cette même époque qu'il participa de plus en plus au travail œcuménique, faisant partie de plusieurs commissions importantes. On sait aussi qu'il fut invité tout spécialement au Concile Vatican II, mais qu'il dut décliner cet appel pour raisons de santé. Il partit pour Rome deux ans plus tard et rendit compte de ses conversations en haut lieu (6).

## SES DERNIERS ÉCRITS

Il est remarquable de penser que ses trois dernières publications de cette année récapitulent en quelque sorte trois des grands thèmes fondamentaux qu'il a creusés toute sa vie.

Dans la brochure *Dialogue*, déjà signalée, nous trouvons le résumé d'un entretien qu'il eut récemment avec de futurs prêtres bâlois. Le premier thème porte sur la définition de la théologie : rompant avec la tradition récente d'une théologie avant tout rationnelle et académique, il défend une pensée fondée sur la révélation, stimulée par la foi et la prière, qui apparaît comme une connaissance vécue dans le face à face avec Dieu lui-même. Peut-on nier que si la théologie ne retrouve pas cette veine, qui fut celle de tous ses grands maîtres, les Augustin, Luther, Calvin, elle perdra inévitablement sa force et son intérêt ?

Dans le même livret, il parle de l'Eglise, avec une simplicité qui ne devrait tromper personne sur la profondeur des intuitions amorcées. Une Eglise humaine, profane, libérée de son juridisme et de ses institutions, pourtant ordonnée directement par sa tête, et vivant dans la reconnaissance, la joie et la liberté. On est surpris de penser que cette ecclésiologie sans apparat ni mise en scène, mais combien réaliste et précise, qui se trouve développée dans les derniers volumes de la *Dogmatique*, ait si peu pénétré chez nous, alors qu'elle répond si directement à plusieurs questions urgentes en ce moment.

Enfin, un article sur le grand F. Schleiermacher, dont il a contesté toute sa vie le point de départ. Arrivé à la fin de son parcours, Barth reprend son dialogue avec le maître de Berlin, et essaie une fois de plus de le comprendre, avec une affection et en même temps une rigueur exemplaires. Pour la première fois, il dit ici ce qu'il pense de la filiation de Bultmann et de ses disciples par rapport au créateur du protestantisme moderne. Puis il propose une approche nouvelle de toute la théologie à partir du Saint-Esprit. C'est là probablement son testament (7).

## UN TOUT GRAND THÉOLOGIEN

Karl Barth fut et reste un théologien de tout grand format pour plusieurs raisons, dont quelques-unes sont déjà évidentes et d'autres se révéleront dans les années qui viennent.

D'abord, parce qu'il eut le courage et même la passion de s'en tenir à la théologie, de l'aimer et de la cultiver comme « la plus belle des sciences », avec une

information et un Il s'est plongé sique et l'a rep en la corrigeant ment.

En même tem lé de la réalité dividuelle, écono rayonnement da certainement du fonde entre le t Beaucoup de no être mieux rem tes : il reçut littéraires ; on dans toutes sort tiques. Il s'alli ment, tant il te l'engageaient.

Dans cet effor méthode spéciale grand ouvrage explique la « co de tous ses text pas facile à pé requiert pas se avertie, une ce surtout parce q tration de l'être dans la rencont

Enfin, il fut u cause de son h ombre de vanta prétention. Com était si complète nitude de Celui cette clarté mèn occupation de so durant de nomb sonniers de Bâ ponibilité (9).

Combattu, inc core, mais com œuvre était cell soin — même p ce siècle de m ra, non seulem mais comme un qui, comme lui, prendre que l'E table protection sance de sa res

(1) Karl Barth, *Dialogue*, Labor.

(2) Idem, p. 57.

(3) Voir Georg Karl Barth, *Lab*.

(4) Vingt volu ru en français, ser, Labor et P

(5) Voir D. C

(6) Voir Karl

(7) me après le Com

(8) lé.

(9) Ce texte p

à la fin de l'«

du XIX<sup>e</sup> siècle

et Fides.

(8) Karl Barth

tence de Dieu»

(9) Voir les de

« Aux captifs la

meure », Labor

# hommage à Karl Barth

par le professeur Jacques de Senarclens

KBA 8426

monies, préférant d'abord le travail et ensuite une conversation aussi simple que vivace. Ou alors, il aimait écouter deux ou trois un disque de Mozart... Pourtant, lorsqu'il s'agissait de confesser sa foi, on le voyait surgir avec sa maîtrise, sa finesse, et, il faut bien le dire, sa puissance.

## LE RÔLE QU'IL A JOUÉ

Il est impossible de résumer en quelques lignes la place qu'il occupe dans la théologie entre 1920 et 1968 (3). Rappelons simplement quelques grandes dates. Né en 1886, il a cherché son chemin, au travers du libéralisme et du christianisme social, jusqu'en 1918. A plusieurs reprises, il a raconté que son changement d'orientation n'avait pas résulté de la crise que provoqua la guerre de 14-18, comme plusieurs l'ont prétendu, mais bien de la constatation que presque tous ses anciens professeurs, les têtes de la théologie allemande d'alors, s'étaient ralliés à la mystique de la grande Allemagne et de la revanche. C'est cette conséquence politique qui fit naître en lui un soupçon aigu sur la validité d'une telle théologie.

A cet égard, on s'est mépris en le décrivant avant tout comme un « théologien de la crise ». Certes la croix met tout l'humain en crise, mais la résurrection prit de plus en plus d'importance dans son élaboration. Or la résurrection, c'est la victoire sur la crise.

Revenant alors aux Réformateurs et surtout à l'apôtre Paul, il découvrit que l'Évangile ne commence pas par l'homme, comme tout le néo-protestantisme l'avait pensé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais par Dieu, qui intervient, qui parle, qui se donne et s'incarne. Certains s'élevèrent d'emblée contre ce renversement, lui reprochant de ne plus parler que de Dieu — sans souci de nous et de notre prochain. Il faut vraiment ne l'avoir pas lu, ou très mal lu, pour entretenir une telle légende — en continuant aujourd'hui encore à l'accuser d'objectivisme ou de rationalisme.

Puisque Dieu s'est fait homme, c'est pour l'homme que l'on parle de Dieu. Et Barth s'est aperçu que ce Dieu incarné en Christ — vrai Dieu et vrai homme — était un meilleur défenseur

de l'homme, que tous ceux qui prétendent voler à son secours.

C'est alors que parut son *Römerbrief* (1922), puis que se prépara sa prodigieuse *Dogmatique* (dès 1930) (4), qui commence précisément par une description de cette Parole que Dieu prononce et en quelque sorte pratique pour le bien, la restauration, l'humanisation de l'homme.

Survint alors le combat de l'Église confessante et l'immense part qu'il prit dans la défense de l'homme sous le nazisme (5), tout en continuant son élaboration théologique. La force et le discernement qui lui furent nécessaires dans cette lutte, il les trouva dans la théologie la plus poussée, dans la doctrine de la prédestination, qu'il repréna de fond en comble à cette époque. Ceux qui prétendent que sa théologie est abstraite sont demeurés aveugles devant la réalité de sa vie. Elle s'est au contraire construite dans l'action, « sur le tas », comme on le dit volontiers aujourd'hui et personne ne la comprendra en la détachant de cette incidence humaine et politique, qui fut constante.

Dès la fin de la deuxième guerre, il fut appelé à l'Est pour aider les Églises à faire face à la nouvelle situation. De tous côtés, on lui demandait conseil. Puis il retourna en Allemagne, pour lutter contre sa « remilitarisation » et toutes sortes de mythes renaissants. Son désir était aussi de se rendre aux États-Unis, mais il dut refuser plusieurs fois des invitations pour se consacrer entièrement à cette fameuse *Dogmatique*, que plusieurs considèrent comme l'égal des grandes sommes médiévales. « Lorsque j'étais plus jeune, me disait-il à cette époque, je pouvais travailler des deux mains — de la main droite je faisais ma *Dogmatique*, de l'autre je militais avec le même sérieux et pour les mêmes raisons dans l'Église et la société, au service de l'Évangile, donc de l'homme. Maintenant, il faut me restreindre ». Pourtant son séjour en Amérique eut lieu et il fit grande impression, non seulement par sa science, mais par son humanité et son extraordinaire connaissance de l'histoire de ce pays.

C'est à cette même époque qu'il participa de plus en plus au travail œcuménique, faisant partie de plusieurs commissions importantes. On sait aussi qu'il fut invité tout spécialement au Concile Vatican II, mais qu'il dut décliner cet appel pour raisons de santé. Il partit pour Rome deux ans plus tard et rendit compte de ses conversations en haut lieu (6).

## SES DERNIERS ÉCRITS

Il est remarquable de penser que ses trois dernières publications de cette année récapitulent en quelque sorte trois des grands thèmes fondamentaux qu'il a creusés toute sa vie.

Dans la brochure *Dialogue*, déjà signalée, nous trouvons le résumé d'un entretien qu'il eut récemment avec de futurs prêtres bâlois. Le premier thème porte sur la définition de la théologie : rompant avec la tradition récente d'une théologie avant tout rationnelle et académique, il défend une pensée fondée sur la révélation, stimulée par la foi et la prière, qui apparaît comme une connaissance vécue dans le face à face avec Dieu lui-même. Peut-on nier que si la théologie ne retrouve pas cette veine, qui fut celle de tous ses grands maîtres, les Augustin, Luther, Calvin, elle perdra inmanquablement sa force et son intérêt ?

Dans le même livret, il parle de l'Église, avec une simplicité qui ne devrait tromper personne sur la profondeur des intuitions amorcées. Une Église humaine, profane, libérée de son juridisme et de ses institutions, pourtant ordonnée directement par sa tête, et vivant dans la reconnaissance, la joie et la liberté. On est surpris de penser que cette ecclésiologie sans apparat ni mise en scène, mais combien réaliste et précise, qui se trouve développée dans les derniers volumes de la *Dogmatique*, ait si peu pénétré chez nous, alors qu'elle répond si directement à plusieurs questions urgentes en ce moment.

Enfin, un article sur le grand F. Schleiermacher, dont il a contesté toute sa vie le point de départ. Arrivé à la fin de son parcours, Barth reprend son dialogue avec le maître de Berlin, et essaie une fois de plus de le comprendre, avec une affection et en même temps une rigueur exemplaires. Pour la première fois, il dit ici ce qu'il pense de la filiation de Bultmann et de ses disciples par rapport au créateur du protestantisme moderne. Puis il propose une approche nouvelle de toute la théologie à partir du Saint-Esprit. C'est là probablement son testament (7).

## UN TOUT GRAND THÉOLOGIEN

Karl Barth fut et reste un théologien de tout grand format pour plusieurs raisons, dont quelques-unes sont déjà évidentes et d'autres se révéleront dans les années qui viennent.

D'abord, parce qu'il eut le courage et même la passion de s'en tenir à la théologie, de l'aimer et de la cultiver comme « la plus belle des sciences », avec une

information et un discernement inégalés. Il s'est plongé dans la théologie classique et l'a repensée pour notre temps en la corrigeant d'ailleurs considérablement.

En même temps, il n'a jamais décollé de la réalité la plus concrète, individuelle, économique et politique. Son rayonnement dans le monde entier est certainement dû à cette articulation profonde entre le théologique et l'humain. Beaucoup de non-théologiens l'ont peut-être mieux remarqué que les spécialistes : il reçut des prix scientifiques, littéraires ; on chercha à l'embrigader dans toutes sortes de mouvements politiques. Il s'alliait d'ailleurs difficilement, tant il tenait aux impératifs qui l'engageaient.

Dans cet effort, il mit en œuvre une *méthode spéciale*, qu'il exposa dans son grand ouvrage sur Anselme (8), et qui explique la « concentration spirituelle » de tous ses textes. La *Dogmatique* n'est pas facile à pénétrer, parce qu'elle ne requiert pas seulement une intelligence avertie, une certaine érudition, mais surtout parce qu'elle exige une concentration de l'être tout entier, mobilisé dans la rencontre du Christ.

Enfin, il fut un théologien de race, à cause de son *humilité*. Pas la moindre ombre de vantardise, une limpidité sans prétention. Comme tous les grands, il était si complètement habité par la plénitude de Celui qu'il contemplait, que cette clarté même le libérait de la préoccupation de soi-même. Ses prédications durant de nombreuses années aux prisonniers de Bâle indiquent cette disponibilité (9).

Combattu, incompris, il le sera encore, mais comment douter que cette œuvre était celle dont nous avons besoin — même pour la contester — dans ce siècle de mutation et qu'elle restera, non seulement comme un passé, mais comme un présent, pour tous ceux qui, comme lui, seront amenés à comprendre que l'Évangile est la seule véritable protection de l'homme, oui la puissance de sa restauration.

(1) Karl Barth et H. U. von Balthasar : *Dialogue*, Labor et Fides.

(2) Idem, p. 55.

(3) Voir Georges Casalis : *Portrait de Karl Barth*, Labor et Fides.

(4) Vingt volumes ont actuellement paru en français, traduction Fernand Rysser, Labor et Fides.

(5) Voir D. Cornu : *Karl Barth et la politique*, Labor et Fides.

(6) Voir Karl Barth : *Entretiens à Rome après le Concile*, Delachaux et Niestlé.

(7) Ce texte paraîtra en mars prochain à la fin de l'« Histoire de la théologie du XIX<sup>e</sup> siècle », de Karl Barth, Labor et Fides.

(8) Karl Barth : « La preuve de l'existence de Dieu », Delachaux et Niestlé.

(9) Voir les deux recueils de sermons : « Aux captifs la liberté » et « Ce qui demeure », Labor et Fides.